Valérie Zenatti

Une bouteille dans la mer de Gaza

Le livre

C'est une journée ordinaire à Jérusalem, un attentat moyen : un kamikaze dans un café, six morts, deux jours d'info à la télévision. Oui, depuis trois ans, l'horreur est devenue routine, et la Ville sainte va tout droit en enfer. Tal, elle, ne s'habitue pas. Elle aime trop sa ville et la vie. Elle veut mourir très, très vieille et très, très sage. Un jour, en plein cours de biologie, une ampoule s'allume au-dessus de sa tête, comme dans un dessin animé. Voilà des jours qu'elle écrit ce qu'elle a sur le cœur, ses souvenirs, la fois où elle a vu ses parents pleurer de joie, le jour de la signature des accords de paix entre Israéliens et Palestiniens, et puis la désillusion, la révolte, la terreur, et l'espoir quand même. Ce qu'elle pense, ce qu'elle écrit, quelqu'un doit le lire. Quelqu'un d'en face. Elle l'imagine déjà, cette amie-ennemie inconnue aux cheveux noirs. Eytan, le frère de Tal, fait son service militaire à Gaza. Elle glisse ses feuillets dans une bouteille et la lui confie…

Ce livre a été adapté au cinéma par Thierry Benisti (Scénario co-écrit par Valérie Zenatti et Thierry Benisti) sous le titre *Une bouteille à la mer* en 2011. Le film a reçu le Prix national lycéen du cinéma, organisé par le Ministère de l'Éducation nationale.

L'auteur

Valérie Zenatti est née à Nice le 1er avril 1970. À treize ans, elle est partie s'installer avec ses parents en Israël, où elle a effectué son service militaire, comme tout le monde là-bas. Elle a s'est inspiré de cette expérience troublante pour écrire *Quand j'étais soldate*, un roman très remarqué. Depuis ces années couleur kaki, elle ne se déplace plus sans son kit de survie : un livre, un carnet et un stylo. Elle vit aujourd'hui à Paris, est traductrice d'hébreu et n'en finit pas de s'étonner en voyant grandir Lucas, huit ans, et Nina, un an et demi.

Pour aller plus loin avec ce livre

Valérie Zenatti

Une bouteille dans la mer de Gaza

Médium
l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6e

Pour Sophie et Jérôme,
les Lumineux.

Vous aviez promis une colombe
Un rameau d'olivier
Vous aviez promis la paix à la maison
Vous aviez promis le printemps
Et des floraisons
Vous aviez promis de tenir vos promesses
Vous aviez promis une colombe…

« Hiver 73 »
Samuel Hassifri, parolier israélien

Il me fit ses adieux… Il était à la recherche de lys blancs,
D'un oiseau accueillant le matin
Sur un rameau d'olivier.
Il percevait les choses
Telles qu'il les ressentait… et les sentait.
La patrie, il me l'a dit,
C'est boire le café de sa mère
Et rentrer, à la tombée du jour, rassuré.

« Le soldat qui rêvait de lys blanc »
Mahmoud Darwich, poète palestinien

Jérusalem, 9 septembre 2003

Ce sont des jours de ténèbres, de tristesse et d'horreur. La peur est revenue.

Maman venait de me répéter pour la troisième fois d'aller me coucher, parce que je commence tôt demain. Et puis les vitres ont tremblé, le cœur a fait un bond dans la poitrine, j'ai cru qu'il était monté dans ma gorge. Ce n'est qu'une seconde après que j'ai réalisé : une explosion venait de se produire tout près de chez nous.

Une explosion, c'est forcément un attentat.

Mon grand frère Eytan, qui est infirmier militaire, est aussitôt sorti avec sa trousse de secours. Papa a hésité un instant, puis il l'a suivi. Maman m'a serrée dans ses bras en pleurant et a fait comme d'habitude quatre choses à la fois : elle a allumé la télé, la radio, Internet, et s'est jetée sur son téléphone portable. C'est ce que j'appelle une réaction hautement technologique.

J'ai fui dans ma chambre en sachant que personne ne me demanderait dix fois d'éteindre la lumière et que demain, même, je pourrais arriver en retard au lycée, ou ne pas y aller du tout, nul ne me demande-

rait des comptes. Il suffirait de dire : l'attentat a eu lieu dans mon quartier, dans ma rue, j'ai fait des cauchemars toute la nuit, j'ai fait une chute de tension, je ne pouvais pas marcher, j'avais trop peur de sortir de chez moi. Et madame Barzilaï me croira, même si, demain, on a un contrôle de maths.

Quelques minutes après l'explosion, nous avons entendu les sirènes des ambulances. Elles font un bruit horrible, un bruit qui déchire l'air et les tympans. Un miaulement affreux de chat qui aurait la queue coincée dans une porte, amplifié par une sono digne d'un concert de hard rock. Cinq, six, sept ambulances, mais je ne les ai pas toutes comptées.

J'entends Maman qui n'a pas lâché le téléphone, et la voix claire et saccadée d'une correspondante de la radio, ou de la télé. Il y a certainement des morts. Il y a presque toujours des morts. Mais je ne veux pas savoir combien, ni qui. Pas aujourd'hui. Précisément parce que c'est arrivé juste à côté de chez moi.

Je voudrais mettre le silence à fond, mais comment fait-on ?

Je suis allée dans la cuisine boire un peu de vodka au citron. Maman ne m'a pas vue. J'ai pris en passant les bouchons que Papa met dans ses oreilles lorsqu'il va à la piscine. Avec ça plus mon gros oreiller sur la tête, j'ai peut-être une chance de dormir, même si je sais que demain, lorsque je me réveillerai, personne ne me dira que tout va bien, et que j'ai juste fait un cauchemar.

Je n'ai pas bien supporté la vodka. Apparemment, un demi-verre, c'est trop pour moi. Ce matin, j'avais mal à la tête, et le visage tout gonflé. « Tu ressembles à Bugs Bunny », m'a dit Eytan en ébouriffant mes cheveux. Mon frère est le seul être au monde qui ait le droit de me décoiffer sans se prendre une baffe dans la seconde. Il le sait et en profite.

Il m'a souri. Il n'avait pas la tête de quelqu'un qui a passé la nuit à voir des horreurs. Mais c'est quoi, la tête de quelqu'un qui a vu des horreurs ? Il a vingt ans, il fait son service militaire à Gaza, des horreurs, il en voit tous les jours certainement, ou tous les deux jours lorsque c'est calme. J'imagine qu'il a appris à ne pas voir, ou à oublier, pour ne pas ressembler trop tôt à un vieillard.

C'est étrange. Je crois que je n'ai jamais autant écrit qu'entre hier et aujourd'hui. Il y a des filles dans ma classe qui tiennent un journal et qui racontent chaque jour ce qui leur arrive. Je n'ai jamais fait cela. Ni pour disséquer mes histoires d'amour, ni pour dire que mes parents sont vieux et nuls, ni pour étaler mes rêves. Enfin, je suppose que c'est ce que l'on écrit dans un journal.

Le jour de mes treize ans, ma grand-mère m'a offert le *Journal* d'Anne Frank, l'histoire de cette jeune Juive hollandaise qui a vécu deux ans cachée avec sa famille pendant la Seconde Guerre mondiale, avant d'être déportée. Elle rêvait d'être écrivain et, surtout, de vivre libre, de pouvoir aller au cinéma, se promener dans un jardin, regarder les arbres et écouter le chant des oiseaux sans avoir peur d'être prise et tuée par les nazis. Dans la cachette, il y avait une autre

famille avec un garçon, Peter, dont elle était amoureuse. Je me suis souvent demandé si elle l'avait vraiment aimé, ou si elle n'avait pas eu le choix, parce que c'était le seul garçon dans son entourage.

Ce qui m'a fait le plus mal, c'est qu'à la fin du livre il était écrit : Anne Frank est morte deux mois avant la libération du camp de Bergen-Belsen.

Deux mois… C'est si peu. J'ai relu cette phrase dix fois et ensuite, pendant longtemps, j'ai eu envie de serrer la main d'Anne Frank, de lui dire : « Tiens bon, ton enfer va bientôt prendre fin, il ne va pas durer toute ta vie, juste huit petites semaines, tiens bon et tu seras libre, tu pourras aller au cinéma, regarder les arbres et écouter le chant des oiseaux, tu pourras même être écrivain. S'il te plaît, vis ! »

Mais je n'ai pas de super pouvoirs, pas de machine à remonter le temps et c'est ça qui est désolant, quand on y pense.

Je ne sais toujours pas pourquoi j'écris tout ça. J'ai des notes correctes en littérature, sans plus, et je ne rêve pas de devenir écrivain. Ce que je souhaiterais, moi, c'est faire du cinéma, être metteur en scène. Ou alors pédiatre, je n'ai pas encore vraiment choisi. Mais, depuis hier soir, j'ai un besoin incroyable d'écrire, je ne pense qu'à ça. Comme s'il y avait un fleuve de mots qui devait sortir de moi pour que je puisse vivre. J'ai l'impression que je ne pourrai jamais m'arrêter.

Je n'ai pas pu échapper aux informations. Mes yeux voient, mes oreilles entendent, les journaux et la radio sont partout, et ils racontent la tragédie.

Le terroriste s'est fait exploser à l'intérieur du café Hillel. On a ramassé six corps. Ça s'appelle un attentat moyen, c'est-à-dire qu'on va en parler pendant deux jours, et un petit peu encore dans les suppléments des journaux du week-end. Il y a eu un drame. Un drame à l'intérieur du drame. Une jeune fille est morte, en compagnie de son père. Elle devait se marier aujourd'hui. Elle a été tuée quelques heures avant d'enfiler sa jolie robe blanche, quelques heures avant que le photographe emmène le jeune couple dans les plus beaux endroits de Jérusalem pour faire des photos de prince et de princesse qui auront beaucoup d'enfants. Le marié-qui-n'avait-pas-eu-le-temps-de-se-marier était abasourdi devant le cercueil. Il a voulu passer l'alliance au doigt de sa fiancée mais le rabbin a refusé, il a dit que la loi religieuse interdisait de célébrer une union avec une morte.

Je me demande si la loi religieuse a consacré un chapitre à la conduite qu'il faut tenir en cas de désespoir.

Je ferme les yeux pour oublier le visage de la jeune fille qui ne se mariera jamais. Elle avait tout juste vingt ans. À peine trois ans de plus que moi. À quoi ressemblerait ma vie si je savais qu'il ne me restait que trois années avant de mourir ? Je n'en sais rien, c'est certainement une question idiote et inutile, mais c'est surtout une question à laquelle je ne peux cesser de penser.

Lorsque la peur revient, comme ces jours-ci, j'ai l'impression que nous oublions tous qui nous sommes.

Nous nous regardons comme des victimes potentielles, comme des corps qui peuvent devenir sanglants et inertes parce que quelqu'un aura choisi de se faire exploser juste à côté. *J'ai envie de savoir qui je suis, de quoi je suis faite. Qu'est-ce qui ferait que ma mort serait différente d'une autre ?* Si je prononçais cette phrase devant mes parents, ou mes amis, ils ouvriraient de grands yeux et me diraient gentiment que j'ai besoin de me reposer. Ce doit être pour cela que j'ai décidé d'écrire : pour ne pas effrayer les autres avec ce que j'ai en tête, et qu'ils décrètent dans la foulée que je suis folle.

Voir voler les colombes

Je m'appelle Tal Levine. Je suis née le 1er juillet 1986 à Tel-Aviv, mais je vis ici, à Jérusalem. Je sais que tout le monde sur Terre connaît le nom de Jérusalem et, si les extraterrestres existent, ils en ont certainement entendu parler aussi, c'est une ville qui fait beaucoup de bruit. Mais personne ne la connaît comme mon père et moi. Mon père est passionné d'histoire et d'archéologie, c'est l'un des plus grands guides touristiques d'Israël. Lorsqu'un chef d'État vient en visite, c'est lui qu'on appelle, pour qu'il fasse vivre les pierres avec des histoires. C'est un magicien : il a des yeux verts et limpides qui brillent étrangement lorsqu'il se met à raconter comment le roi David a choisi de faire de cette montagne rocailleuse éloignée de la mer et du fleuve la capitale de son royaume, comment son fils Salomon a bâti un Temple et des palais, comment Nabuchodonosor, puis les Romains, ont détruit le Temple. Il peut parler des heures de Jésus, qui vit les collines de Jérusalem du haut de sa croix avant de mourir. « Tu te rends compte, Tal, me dit-il souvent, c'est ici que tout s'est passé, ici que tout se passera encore. » Et il poursuit en racontant comment, bien plus tard, les croisés venus d'Europe se sont battus

contre les musulmans pour reconquérir le tombeau de Jésus. Et puis ces longs siècles où celle que l'on appelle la Ville sainte a perdu toute sa splendeur. La Vieille Ville, minuscule et étouffée dans sa muraille, était, il y a cent ans, toute la ville. « Des ruelles sombres, dit mon père, des ruelles où les ânes se cognaient aux hommes sans se soucier de savoir s'ils étaient juifs, chrétiens ou musulmans. Quelques milliers de braves gens pieux gardaient les lieux saints des trois religions, en pensant qu'ils étaient les derniers à s'en souvenir et que le monde, qui entrait dans une époque moderne, avait déjà oublié que Jérusalem est le cœur de l'univers. Ils se trompaient. Lorsque les Juifs ont choisi de revenir sur la terre de leurs ancêtres pour être un peuple libre, les rivalités sur la ville ont commencé. Les Juifs disaient qu'ils avaient été là les premiers, trois mille ans auparavant, que c'était écrit dans la Bible, et que, pendant les deux mille ans où ils n'avaient pas eu de pays, toutes leurs prières étaient tournées vers Jérusalem. Les musulmans répondaient qu'ils étaient là depuis treize siècles, ce qui n'est pas tout à fait rien, et que leur prophète Mahomet s'était envolé vers le ciel d'ici. Les chrétiens essayaient de placer un mot en rappelant que Jésus était mort là, et que, s'il venait à ressusciter, il y avait de fortes chances que ce soit au même endroit, alors ce serait bien qu'il y ait sur place quelques-uns des leurs pour l'accueillir. Mais tu vois, Tal, au lieu d'aimer cette ville comme elle le mérite et de s'entendre, ils se sont battus pour elle depuis plus de cinquante ans, comme des hommes pouvaient se battre naguère pour une femme, avec passion, avec un

peu plus de haine au cœur chaque jour pour leur rival. Ils ne s'aperçoivent même plus que leurs guerres blessent, chaque fois plus violemment, celle qu'ils prétendent aimer, et qu'ils la détruisent, d'une certaine façon. »

C'est ainsi que mon père parle. C'est ainsi qu'il est un merveilleux poète, un conteur avec lequel je peux marcher pendant des heures en voyageant dans le temps, en regardant ma ville avec d'autres yeux que la plupart des gens. Je sais qu'il y a dans le monde des villes magnifiques, je rêve de voir Paris, Venise, Pékin et New York, mais je sais déjà que c'est ici que j'ai envie de vivre.

De vivre, et pas de mourir.

J'y reviens, je ne peux pas penser longtemps à autre chose, je ne peux pas oublier que l'attentat s'est produit juste à côté de chez moi.

Il y a quelques années, j'étais partie avec mon père et Eytan en randonnée, près de la mer Morte. Je suis tombée et me suis fait une vilaine blessure. Elle était vraiment laide et effrayante mais je ne pouvais pas détacher mes yeux de ce sang, de cette longue ouverture qui allait du genou à la cheville, et qui me donnait l'impression que ma jambe n'était plus ma jambe.

Là, c'est exactement la même chose, sauf que je suis entière. Mais, dans ma tête, je suis en morceaux. Je me dis que nous allons souvent au café Hillel, avec Eytan lorsqu'il est en permission, ou avec mes copines. Je me dis qu'on aurait pu y être. Je ne comprends pas que la vie tienne à si peu de chose : avoir envie ou pas d'aller au café d'en bas.

Depuis trois ans, nous avons eu à Jérusalem un nombre incalculable d'attentats. Parfois tous les jours, ou même deux fois par jour, on n'arrivait plus du tout à suivre les enterrements à la télé et à pleurer avec les familles, il y en avait trop.

Les gens disent qu'ils s'habituent. Moi pas.

J'ai grandi dans l'idée qu'entre les Palestiniens et nous il pouvait y avoir autre chose que des corps déchiquetés, du sang et de la haine.

J'avais sept ans en 1993, mais je me souviens très bien du 13 septembre. Papa et Maman n'étaient pas allés travailler, ils avaient acheté des kilos de chips, des petites saucisses, des pistaches, et du champagne aussi. Ils avaient les yeux brillants et ne tenaient pas en place devant la télé allumée.

C'est très rare que la télé soit allumée dans la journée.

C'est encore plus rare que mes parents achètent des cochonneries à grignoter.

C'est rarissime qu'ils nous laissent, Eytan et moi, nous empiffrer sans rien dire.

Et c'est carrément incroyable qu'ils m'aient donné, à sept ans, du champagne à boire.

C'est certainement pour toutes ces raisons que je me souviens si bien du 13 septembre 1993. Sur l'écran, devant un palais en sucre glace, se tenait notre Premier ministre, Yitzhak Rabin. À côté de lui, il y avait un type qui ressemblait à un acteur de série américaine. En fait, c'était le président des États-Unis, Bill Clinton. Il a pris Yitzhak Rabin par l'épaule et l'a rapproché d'un drôle de monsieur qui portait un foulard

à carreaux noirs et blancs sur la tête. J'ai compris d'après ce que disait le commentateur qu'il s'agissait de Yasser Arafat, le représentant des Palestiniens. Les deux hommes se sont serré la main et les milliers de gens bien habillés qui étaient sur la pelouse de la Maison-Blanche (c'était marqué sur l'écran : « en direct de la Maison-Blanche, Washington ») ont applaudi comme s'il s'était agi d'un exploit fabuleux.

Là, pour la première fois, j'ai vu mon père et ma mère pleurer. J'étais très gênée, et je crois que je leur en ai voulu. Ils avaient tout à coup des visages d'enfants fragiles, des visages baignés de larmes incompréhensibles et j'avais eu envie de leur dire : « Reprenez vite vos visage sérieux, sévères ou tendres, mais redevenez mes parents, et les parents ne pleurent pas, que je sache. Ils savent tout, ils sont très solides et très forts, ils ne se mettent pas à chialer de façon ridicule parce que deux hommes se sont serré la main. »

Je me souviens avoir eu très peur aussi, parce que, si mes parents pleuraient, ça voulait dire qu'un grand malheur était arrivé, et que notre vie allait changer. Le champagne, les chips, les petites saucisses et les pistaches étaient certainement là pour fêter notre dernier moment ensemble ou un événement dramatique et irréversible de ce genre.

Papa m'avait lancé un regard :

– Viens près de moi, Tal.

Il m'avait prise sur ses genoux, m'avait caressé le visage et avait dit :

– On pleure parfois de bonheur, ma douce. Et nous, nous sommes très heureux aujourd'hui. Ce que

tu vois est d'une grande importance : les Palestiniens, et nous, les Israéliens, allons enfin nous entendre pour vivre ici en paix. Il n'y aura plus jamais, jamais de guerre, peut-être qu'Eytan et toi ne serez même pas obligés d'aller à l'armée. C'est une nouvelle qui nous bouleverse, parce qu'on en a rêvé longtemps.

Il y croyait, mon père. Et, comme je crois tout ce qu'il me dit, nous étions au moins deux, ce jour-là, à voir des colombes blanches voler dans le ciel de Jérusalem.

Une lettre, une bouteille, de l'espoir

C'est arrivé ce matin, pendant le cours de biologie de madame Feldman. Comment vient une idée ? Dans les dessins animés, il y a une ampoule qui s'allume. Tlink ! Le héros sourit, il est content, comme Dieu dans la Bible au premier jour de la Création, il a voulu que la lumière soit et la lumière fut. Mais moi je ne cherchais rien, je ne me sentais pas particulièrement dans l'ombre. J'écoutais attentivement madame Feldman nous expliquer la génétique en prenant pour modèle des petits pois. Ça m'amusait, de penser à un monsieur Petipois et une madame Petipois qui décident d'avoir des enfants et se demandent anxieusement s'ils seront fins et délicieux, ou gros et fripés, et, surtout, s'ils auront du goût. Et puis, tout à coup, j'ai entendu dans ma tête : *il faut que j'envoie ce que j'ai écrit à quelqu'un*. C'était ma voix silencieuse, celle qu'on a tous, la voix dans notre tête quand on pense. Peut-être qu'une phrase de madame Feldman l'avait réveillée. Elle avait dit quelque chose comme : « La génétique permet d'étudier de près les ressemblances et les différences de sujets appartenant à la même espèce, et de comparer les espèces entre elles. » Puis il y a eu un grand brouhaha parce que Dov, le pitre de la classe, a levé la main

pour poser une question. Madame Feldman était ravie qu'il participe au cours pour une fois et elle s'est tournée vers lui, le menton en avant, un grand sourire aux lèvres:

– Oui, Dov?

– À propos, madame, savez-vous ce qui est petit, vert, qui monte et descend dans un ascenseur?

La classe entière a éclaté de rire et madame Feldman, qui ne connaissait apparemment pas la blague, ou qui l'avait oubliée depuis trente ans, s'est fâchée.

J'ai entendu de nouveau la voix: *oui, c'est ça, il faut que quelqu'un me lise, de l'autre côté.*

Au cours suivant, en histoire, je n'ai rien écouté du tout parce que j'étais tout excitée. J'écrivais, mais je ne prenais pas de notes. Efrat, ma meilleure-amie-toujours-assise-près-de-moi, a chuchoté:

– Tu fais quoi, là?

– J'écris une lettre, ai-je répondu en posant une main sur la feuille.

– À qui?

– À… à Ouri, ai-je bredouillé.

Elle a levé un sourcil incrédule:

– Ouri? Mais tu l'as vu hier et tu le vois tout à l'heure à la récré! En plus, vous ne vous écrivez jamais.

Ça, c'est le problème avec les meilleures amies: on leur dit tout, on partage tout, et à la fin on ne peut pas avoir deux centimètres de jardin secret sans qu'elles se transforment en supers inspecteurs du FBI pour retourner la terre jusqu'à ce qu'elles trouvent un os.

– Eh bien, tu vois, je me suis aperçue qu'il y avait des choses qu'on ne pouvait pas dire et qu'il était plus facile d'écrire, ai-je répondu avec assurance cette fois.

Son visage s'est illuminé :

– C'est une lettre de rupture ?

Je l'ai fusillée du regard et je lui ai dit que, si j'écrivais une lettre de rupture à Ouri, je serais en train de sangloter, et que je ne voyais pas du tout pourquoi cette supposition la mettait dans une telle joie. Elle a haussé les épaules, un peu fâchée, au moment même où le prof d'histoire, qui se croit toujours très spirituel, nous a lancé :

– Les deux commères, là-bas, on n'est pas sur un marché, hein ? Vous aiguiserez vos mauvaises langues après mon cours, s'il vous plaît.

Je déteste les profs qui pensent que les filles bavardes sont des commères, et les garçons bavards, simplement des mecs qui ont besoin de se défouler un peu. C'est le cas du Rosier. (Bien sûr, notre prof d'histoire ne s'appelle pas le Rosier, mais Rosenbaum. Maman m'a dit que ça signifiait « rosier », en allemand. Efrat et moi en avions ri pendant deux jours et depuis, c'est son surnom officiel au lycée.)

Toute la classe a ricané. Je leur en ai voulu. Aux filles, surtout. Mais il faut croire que la solidarité féminine ne résiste pas aux mauvaises blagues d'un prof misogyne.

Efrat s'est tournée vers le tableau d'un air concentré et j'ai pu être enfin tranquille pour commencer ma lettre, que je colle ici :

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

Quand j'étais soldate

Collection *Neuf*

Adieu, mes 9 ans !
Demain, la révolution !
Koloïshmielnik s'en va-t-en guerre
Une addition, des complications

Collection Chut *!*

Demain, la révolution !
lu par Alice Butaud

© 2005, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2013, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse : septembre 2005

ISBN 978-2-211-21306-6